129. Paris, Samedi 8 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Diplomatie, Portrait, Relation François-Dorothée (Dispute), Réseau social et politique

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-08
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJ’ai relu votre lettre de ce matin cinq fois déjà.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°161/192

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 380, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/451-455

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
129. Paris Samedi 8 Septembre 1838

J'ai relu votre lettre de ce matin cinq fois déjà, décidément je ne l'aime pas. Il y a une phrase surtout qui me déplaît parfaitement. Elle est d'une froideur qui me fait mal, c'est vers la fin de la lettre et il me semble que j'ai bien envie de pleurer.
Je vous ai laissé un moment je vous reprends, je ne veux plus vous parler de votre lettre. Savez-vous à quoi je pense maintenant ? Ma lettre, cette lettre de mercredi, il y avait de dures paroles peut-être mais un grand fond d'amour au dessous de cela, la vôtre, les paroles sont douces, mais il y a de la glace à la fin. Enfin je n'en veux plus parler et j'en parle et je pleure. & je crois que je deviens folle aussi comme Marie. Ah mon Dieu que j'ai de peines, et de tout genre ! Mon fils me quitte aujourd'hui, cela me chagrine.
La Duchesse de Talleyrand est venue me voir hier matin. Elle vient plaider contre son mari, et même commencer peut-être le procès. Elle se dit très calme mais elle avait de temps en temps l'air un peu féroce. Fort belle cependant, car la férocité va bien à ses traits. Elle m'a conté mille choses curieuses sur mon empereur & sa femme. On a pour lui, à ce qu'elle dit, et pour les Russes en général, la plus grande haine en Allemagne. On se courbe devant lui, mais on le déteste. En Bavière une peur effroyable qu'il ne veuille y marier sa fille. Enfin c'est curieux, et par dessus cela des bêtises ah !! Les Appony sont venus aussi hier matin. Il parait que vraiment l'Empereur veut du Prince Leuchtemberg pour l'un de ses gendres. Si cela est, on en rira bien ici. Décidément les hôtels d'ambassade respectifs cesseront entre Paris et Pétersbourg. Pahlen va en acheter un pour le compte de l'Empereur. Il voulait acheter à la couronne celui où il est, vous ne le voulez pas. Le Roi est mécontent de cette affaire. Il croit et il a raison de le croire, que ce sera regardé & commenté comme une mesure politique. J'ai dîné comme de coutume avec mon fils et Marie, le temps était affreux je n'ai pas pu sortir le matin. Le soir, j'ai été faire une courte visite à Mad. de Talleyrand, & à Mad. de Castellane que j'ai trouvée seule. Elle paraissait croire qui Louis Bonaparte sortira de Suisse & cette affaire ne donne plus de souci selon les apparences. Thiers a vu M. de Metternich très longuement. On les dit ravis l'un de l'autre. Cela devait être. Des gens d'esprit se séparent toujours satisfaits l'un de l'autre. M. de Metternich est coquet comme une femme. Il aura emporté Thiers, & l'esprit, la vivacité, la franchise, de celui-ci auront plu à M. de Metternich, beaucoup. L'entretien a duré trois heures. Metternich a été chez Thiers. Je suis au bout de mes commérages d'hier. J'ai eu une lettre de Lady Granville, charmante, sur tout parce qu'elle s'annonce pour Mercredi. Le grand Duc est à Weymar depuis hier. Il sera à Baden le 17, pour y rester quinze jours. Adieu, je suis extrêmement triste & par vous. Ah que nous allons mal quand nous somme séparés. Si je vous montrais cette mauvaise phrase, vous auriez froid aussi. Adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 129. Paris, Samedi 8 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot , 1838-09-08.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1519

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 8 septembre 1838
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationVal-Richer
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

129. / 115 Paris Samedi le 8 Septembre 1838.

J'ai relu votre lettre de ce matin cinq fois déjà, & décidément je ne l'aime pas. Il y a une phrase sur ~~tout~~ qui me déplait parfaitement. Elle est d'une froideur qui me fait mal, c'est vers la fin de la lettre. Et il me semble que j'ai bien envie de pleurer.

Je vous ai laissé un moment, je vous reprends, je ne veux plus vous parler de votre lettre. Savez vous à quoi je pense maintenant ? Ma lettre cette lettre de Mercredi, il y avait de dures paroles, mais il y avait un grand fond d'amour au dessous de cela. La vôtre, les paroles sont douces mais il y a de la glace à la fin.

Enfin je ne veux plus parler et je parle et je pleure. Je crois que je deviens folle aussi comme Marie. Ah mon dieu

que j'ai de peines, et de tout genre !
Mon fils me quitte aujourd'hui, cela me chagrine.
La duchesse de Talleyrand est venue me voir hier matin. Elle vient plaider contre son mari, et même comme une grande dette, je crois. Elle se dit très calme mais elle avait des termes extrêmes, l'air un peu farouche. Fort belle cependant, car la férocité va bien à ses traits. Elle m'a conté mille choses curieuses sur mon Empereur & sa femme. On a peur de lui ; à ce qu'elle dit, et pour le [illegible] impérial, la plus grande haine en Allemagne. On se courbe devant lui, mais on le déteste. La Bavière une peu effrayée qu'il ne veuille y marier sa fille. Aussi c'est moins, et par dessus cela des bêtises etc. !!
Les affaires ont recommencé aussi hier matin. Il paraît que vraiment [illegible] vient de Sr Leuchtenberg

pour l'une des deux. si cela est, on en rira bien ici !

Décidément les hôtels d'ambassades respectifs resteront entre Paris et Pétersbourg. Pahlen va en acheter un pour le compte de l'Empereur. il voulait acheter à la couronne celui où il est, vous ne le voulez pas. Le roi est mécontent de cette affaire. il voit, et il a raison de le voir, que ce sera regardé et commenté comme une mesure politique.

J'ai dîné comme de coutume avec mes fils chez moi, le temps a été affreux je n'ai pas pu sortir le matin. le soir j'ai été faire une courte visite à Mad. de Talleyrand, & à Mad. de Castellane que j'ai trouvée seule. elle paraissait croire que Louis Bonaparte sortira de Suisse. cette affaire ne donne plus de souci selon les apparences.

129.

Thiers avec M. de Metternich très longuement. on les dit ravis l'un de l'autre. cela doit être. des gens d'esprit se séparent toujours satisfaits l'un de l'autre. M. de Metternich est coquet comme une femme. il aura emporté Thiers; & l'esprit, la vivacité, la franchise de celui ci auront plu à M. de M. beaucoup. l'entrevue a duré trois heures. M. a été chez Thiers.

je suis au bout de mes connaissances d'hier. j'ai eu une lettre de lady Granville, charmante, surtout parce qu'elle s'annonce pour lundi.

Le grand Duc est à Weymar depuis hier. il sera à Baden le 17. pour y rester quinze jours.

adieu, je suis extrêmement toute à vous. ah que nous allons mal quand nous sommes séparés! si je vous montrais cette mauvaise phrase vous auriez froid aussi. adieu.